

FOLIO SCIENCE-FICTION

Alain Damasio

La Zone du Dehors

Gallimard

La Zone du Dehors a paru pour la première fois
aux Éditions CyLibris en 1999,
dans une version légèrement différente.

Né à Lyon en 1969, Alain Damasio a habité le Vercors et la Corse avant d'aller chercher, avec sa compagne et son bébé, le vent des calanques marseillaises. Il écrit peu, par exigence. Il a longtemps vécu d'études socio-économiques avant de trouver dans le scénario (TV, jeux vidéo) de quoi financer les trois années d'écriture pure que lui demande chaque roman. Homme engagé, cet intermittent de la militance affûte ses armes à la forge philosophique (Deleuze et Nietzsche) et en nourrit ses combats concrets tout autant que ses livres. *La Zone du Dehors* est son premier roman. Paru d'abord chez CyLibris puis réédité par La Volte, l'œuvre anticipe avec force l'avenir de nos sociétés de contrôle.

*Au bruissement inaudible, éternel et secret du dialogue
entre la marmotte et le grizzli,
À Boule de Chat, Boule de demi-animal chat,
Boule d'Ours
À bébé ourse bleue, triple chat à patte d'ours,
graine d'ours,
barouf et groumpf,
À roucoulade de viande, barbiturique,
rigolade à cheval,
Au petit marmotteau à poil ras, au Toulkours,
À la bourrasque verdâtre et bleue,
Au Mouk des lits,
et à la combinaison, au brassage et à l'épuisement
de tous ces noms possibles,
J'offre et
je dédie
ce livre.*

I

La Volte respire ici

> La caméra volante nous pistait depuis notre entrée sur l'anneau périphérique. Dès la rampe, j'avais déconnecté le pilote et poussé le bobsleigh à deux cents — silence moteur, vent liquide coupant la peau avec, aux tripes, cette sensation de flécher comme un missile à travers la nuit pour aller briser, compact, les blocs rouges de la Zone du Dehors.

Dans l'habitacle, l'alarme intégrée, comme une pulsation, mais pitoyable, bippait chaque seconde un peu plus vainement que nous avions dépassé tout seuil de sécurité. « *À la vitesse actuelle, le risque d'accident mortel est multiplié par trente. Nous vous recommandons de ralentir sensiblement...* », répétait en boucle le conseiller vocal, mais sa diction de comédien clastré n'était déjà plus qu'un rôle dans le sifflement de l'air et j'étais trop vif maintenant, trop concentré sur ma trajectoire pour l'écouter.

— La caméra revient sur nous ! Accélère !

À la voix, je rectifiai mes rétroviseurs et avisai, d'un coup d'œil, le drone à une centaine de mètres derrière nous. Ses rais bleus pleuvaient sur la piste, il gagnait indiscutablement sur nous, comme un orage approche.

— Accélère, Capt !

— Si je passe la barre des deux cents, les radars du rail vont se déclencher...

— Elle nous rattrape !

— Je suis à bloc !

Une nouvelle fois, je recadrai mon rétroviseur. Méduse en suspension au-dessus de la route, ses câbles déroulés jusqu'au sol magnétique pour y laper le courant, le drone fondait sur nous, inexorable, laissant sur la piste des copeaux d'étincelles.

— Ferme ton casque ! Verrouille chaque carré de peau ! Bouge la tête et tout ce que tu peux pour fausser l'identification !

Désespérément, j'écrasai le levier contre le tableau de bord. Mais le bob ne gagna pas un kmh. J'étais à fond, complètement à fond. Le drone accéléra encore. Il se trouvait à présent à une trentaine de mètres derrière nous et ses rais léchaient presque la queue du glisseur. Je n'y réfléchis même pas. Ça me percuta. Un souvenir de gosse. Une ruse, un truc de bobeur. Je n'avais rien à perdre.

D'un coup de reins, me jetant de tout mon poids sur le volant, y mettant ma toute hargne, je plaquai violemment le nez du bobsleigh vers la piste magnétique. Il y eut — une fraction de seconde — comme une résistance, une sorte de rebond de l'aimantation, puis le bobsleigh fut aspiré vers le sol et il se mit à accélérer à une vitesse vertigineuse, fusant littéralement sur l'acier plein. Instinctivement je me cramponnai, désarçonné, au volant, et les flashes se mirent à crépiter à une fréquence stroboscopique sur le rail de sécurité. C'était comme un éclatement d'étoiles à la volée, un tir aveuglant de balles de lumière, qui nous criblaient. Centrifugé sur sa courbe, fluide, fuselé, le bobsleigh ne tanguait maintenant plus. Il trouait la nuit visqueuse comme un obus serein, insensible au drone, aux flashes crus, à la vitesse même, avalant l'espace, sans que je puisse rien faire pour infléchir sa ligne, pour ralentir ou pour freiner.

— Wwaaoooouuu !! Capt, on l'a largué !

« Boule de chat » (comment la surnommer autrement ? Son appellation officielle — je ne disais même pas « nom » parce que les gens n'avaient plus de nom avec le Clastre, les gens n'étaient plus prononçables — était Bdcht : Boule De CHaT. Et c'était tellement ça : une boule de poils et de griffes qui, hirsute, déboulait sur ma vie) frissonnait contre mon dos. Euphorique, je me retournai pour voir ses cheveux couleur d'asphalte filer sous le casque, jouir de sa bouche dont le pourpre intense perçait la visièrre, et la rassurer d'un sourire. Elle se contenta de planter ses griffes dans mon blouson et je me dis qu'elle ne savait pas ce qui l'attendait...

— Ne te réjouis pas trop vite ! Il y a une sécurité réseau...

Je n'eus pas le temps de finir ma phrase. Le bobsleigh, puissamment, freina. Comme s'il avait coupé une plaque d'herbe. Il réaccéléra pourtant sur une dizaine de mètres, dans un sursaut magnétique, puis décéléra à nouveau, terriblement, en moins de cent mètres, et vint s'aimanter comme une ventouse au sol. Bloqué.

— Qu'est-ce qui se passe ? Il n'y a plus de courant ?

— Ils ont démagnétisé la piste !

— Qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Porte !

D'un cri, la porte disparut dans la carrosserie du biplace. Je sautai sur la piste, les yeux rivés au ciel. Comme je l'avais espéré, la caméra était bien invisible, d'aussi loin que l'on scrutait en arrière. La coupure électromagnétique l'avait comme nous désactivée, et tant que la piste resterait inerte, il n'y avait aucun risque qu'elle nous rattrape. Soulagé, j'invitai Boule à descendre du bobsleigh pour se dégourdir les jambes. Le périphérique était parfaitement désert à cette heure. Les sept pistes, dont les couleurs reproduisaient les anneaux de Saturne, luisaient comme du marbre huilé. Un léger bruissement d'oxygène montait de la ville. Au nord, au-

delà de l'astroport, encore obnubilée par la masse du Cube, Saturne se levait en silence. Des vaisseaux tournoyaient dans le contre-jour, traçant de vastes cercles que trouaient, par salves, les transporteurs qui fuyaient vers Cerclon II et III. Retenant notre souffle, nous attendîmes comme des enfants. Ce fut là en très peu de temps. D'abord l'arc lacté des anneaux puis, progressivement, le globe troublé de la planète qui débordait de toutes parts autour du Cube, qui diluait son cuivre...

— Putain...

La planète venait de sortir du cosmos noir et elle montait maintenant sur la ville, gigantesque, couvrant tout l'horizon nord, si proche qu'on avait l'impression que sa sphère roulait déjà sur l'astéroïde. La nuit s'était éclaircie mais, comme toujours, sans qu'on puisse parler d'un jour véritable. Ce qui rehaussait la surface du Dehors, ce qui brillait sur les toits vitrés de Cerclon était moins une lumière qu'une lueur, d'un orange pâle, crépusculaire, qui rasait les reliefs et teintait la brume, mais n'éclairait à vrai dire pas, soulignait plutôt. M'assurant que la piste était toujours neutre, j'enjambai la tranchée des glisseurs et amenai Boule jusqu'au rail extérieur de sécurité.

— Voilà où nous marcherons dans une demi-heure, si tout se passe bien. Et voilà ce qu'il va falloir passer : la ligne du Dehors.

> Je regarde en bas. Au pied du mur massif qui porte la route où nous nous tenons, une épave calcinée. Vingt mètres plus loin, ils sont là, ceux que Capt m'a désignés : les grands poteaux incurvés qui marquent la limite ultime de la ville. Espacés tous les dix mètres, ils ressemblent à une armée de phallus au garde-à-vous. À leur base, pour matérialiser la frontière du dedans et du Dehors, un pointillé de diodes rouges qui court sur les deux cents kilomètres de circonférence de Cerclon : « les gouttes de sang d'une vie en pointillé, la nôtre », blague Capt. Je le revois dans ce bouge de métallos au fond de la nuit, avec

toutes ces bouteilles de brax brisées à ses pieds, sa voix cassée qui tintait dans les éclats de verre et ce brouillard de sons et de fumée que rien n'arrivait à percer... Et je le vois là, devant moi. Et je retrouve, par éclairs, quelque chose dont j'avais oublié depuis cinq mois jusqu'au nom : la joie de vivre. Amis ? Amants ? Peu importe ce qu'il veut en m'amenant ici. Peu importe ce qu'il adviendra de nous deux plus tard. Je le découvre et je devine seulement qu'il va me porter au-delà de moi-même. Et c'est tout ce que je veux.

> Le Dehors : avec son fouillis de cratères, sa terre rouge et ses rochers rares, je ne connaissais aucun paysage, même en crevassant ma mémoire, traquant ce que mon adolescence sur Terre y aurait pu graver, qui en égalait l'éclat brut et rugueux. Par comparaison, le dedans — Cerclon — cette coquette prison construite au compas, lisse et aplanie, notre bonne ville de Cerclon avec sa gravité constante, son oxygène homogénéiquement bleu qui suintait des turbines, ses tours sans opacité, ses avenues sans ombre, blanches de la peur des angles morts, Cerclon, petite enclave sur astéroïde inhabitable, petit miracle technologique pour vie humaine possible, je n'en avais jamais supporté la putride sagesse, encore moins l'architecture bonasse, cette ergonomie du confort, glissante et flasque, qui rendait les corps amorphes à force de facilité, à force d'évidence et d'humanité. Le Dehors était simplement la vérité de cet astéroïde : 99 % de sa surface. Le monde tel qu'il avait été, incohérent, âpre et vital, un sol à ridiculiser un siècle de topologie, une couleur de sang vieux, troublée de brume, de lèvres sombres, de vin lourd, avec cette mobilité du vent dans la poussière et cette apesanteur anarchique, qui vous montait parfois l'estomac à la gorge et qui vous faisait le pas leste.

Regarder le Dehors, rien de moins reposant, de plus éloigné de la contemplation tant l'atmosphère y était

instable, le sol agité, les pierres en mouvement, la couleur incertaine. Pourtant, j'y puisais à chaque fois une sorte de paix, de joie active qui me poussait à y aller, quel que fût le danger, à y revenir et à y emmener ceux que j'aimais. Boule de Chat, je la connaissais à peine, mais j'avais très vite voulu l'embarquer. Ce soir, elle était bien là, comme elle l'avait promis. Venue. Nous nous retrouvions en tête à tête pour la première fois, un peu dans l'œil du cyclone, à se demander quand reviendrait la trombe, quoiqu'étrangement, je fusse moins anxieux que troublé par notre rencontre, en proie aux flottements de la séduction plus qu'à la peur du drone. Elle avait enlevé son casque, lâché ses cheveux mouillés de sueur et elle me souriait par moments, comme ça, par plaisir, avec sa bouche espiègle. Je ne crois pas que je lui plaisais. Je ne crois même pas qu'elle était venue pour moi. Mais à coup sûr elle avait trop longtemps fantasmé sur le Dehors et j'étais la seule personne, m'avait-elle dit, qui ait jamais accepté de risquer le passage avec elle.

➤ Je n'ai jamais été aussi proche d'y être. J'en ai mal au ventre tellement j'en ai envie. Je veux y courir toute nue, tout de suite, courir à en crever, loin, loin, le plus loin possible de cet anneau, jusqu'à m'enrouler dans l'épaisseur de la brume, là où ils disent qu'on ne respire plus sans avaler du feu, que ça flambe à l'intérieur, que ça te tapisse les bronches de Nox et que tu cales en spasme. Moi, je veux respirer cette brume, et Saturne, et cette clarté intacte du ciel qu'on nous a volée. Le Dehors, hein ? Personne ne veut y emmener personne. « Seul, on peut passer ; à deux, trop dangereux », ils plastronnent... Mais c'est un discours de rumeur et de lâches. Deux ennemis de Capt... Il est venu à mon concert. Nous avons été prendre un verre, puis deux, plusieurs, trop — assez pour passer une bonne soirée. Je l'ai harcelé pour qu'il m'avoue tout ce qu'il sait sur le Dehors. Et il en sait extraordinairement long. Il prépare une série de

cours sur l'Extériorité. À six heures du matin, il a brusquement sorti de sa veste un texte qui s'intitule *le dehors de toute chose* — ce texte qui fait que je suis là ce soir. Je l'ai gardé sur moi. Je le relis sans cesse. Si proche de lui, il me paraît, avec ce rythme coupé, cette guerre à coups de points. Ça commence comme ça — j'en connais des bribes entières :

« *Que Je ne soit pas un autre. Que jamais il ne le devienne. Voilà la stratégie de fond d'un gouvernement moderne.*

L'assignation à personnalité. chacun sait qu'elle commence au sortir du ventre de notre mère. avec l'acte de naissance. qu'elle découle du prénom et du nom. qu'elle s'inscrit dans le dossier psychologique. signe le livret scolaire. s'étire sur le parcours professionnel répertorié par ce Clastre qui nous hiérarchise tous et qui nous attribue place. case. et rang. et s'exhibe au bout sur la Carte. qui a fini par ramasser sur une simple puce l'ancienne et presque rassurante dispersion des pièces d'identité. du permis de conduire. du carnet de santé. des cartes de séjour. de travail. d'allocation. de crédit. et jusqu'au dossier professionnel. jusqu'au casier judiciaire. Épingler chacun à sa personnalité. À sa biographie archivée. À son identité claire et classée. Que l'on prend soin de prélever tout au long de notre vie. Sans violence mais sans fléchir. Voilà qui permet de fixer les têtes. n'est-ce pas. de les arrimer à elles-mêmes comme on visse le fou à sa folie — une folie savante de bulletin psychiatrique avec ses notes et ses normes. ses seuils minima et maxima. ses moyennes et ses écarts à la moyenne... tout ce qu'un appareil rodé de savoir peut produire pour ordonner le désordre. Confisquer le rapport à soi dans l'épaisseur d'un dossier jamais clos. Vous dire qui vous avez été. comment vous êtes. et qui vous devrez être. Non pas mutiler. non pas opprimer ou réprimer l'individu comme on le crie si naïvement : le fabriquer. Le produire de toutes pièces. et

pièce à pièce. Même pas ex nihilo : à partir de vous-mêmes. de vos goûts. désirs et plaisirs ! Copie qu'on forme. tout simplement.

Se libérer, ne croyez surtout pas que c'est être soi-même. C'est s'inventer comme autre que soi. Autres matières : flux, fluides, flammes... Autres formes : métamorphoses. Déchirez la gangue qui scande "vous êtes ceci", "vous êtes cela", "vous êtes...". Ne soyez rien : devenez sans cesse. L'intériorité est un piège. L'individu ? Une camisole. Soyez toujours pour vous-mêmes votre dehors, le dehors de toute chose. »

— Salut Nevdb ! Rien mis en boîte ce soir ?

— Non. Trois radieux qui longeaient la Ligne vers l'antirade, c'est tout.

— Tu les as entrés dans le Terminor ?

— Correct. J'en ai paramétré deux par le visage et j'ai codebarré l'autre. C'est en route.

— C'est pas ceux du mois dernier, deux petits et un cyborx avec le bras infecté ?

— Si, je crois que c'est ça.

— Alors, t'as perdu ton temps. Ils sont déjà banqués. J'ai reçu l'écho ce matin : pas de prime. Ils sont hors Clastre depuis cinq ans.

— Dans le doute...

— Surveillance quand même les écrans 126 A et B : ils couvrent le coin où il y a l'épave. Pas mal de gazés essayent de passer par là. Ils sont un peu protégés par la caisse, alors ils tentent leur chance...

— Tu t'occupes de la tranchée magnétique ? Il y a eu une mise hors-tension aux tronçons 124 à 132, justement. Un excès de vitesse apparemment.

— Ça presse pas...

— Si.

➤ Depuis dix minutes déjà, nous sommes bloqués sur l'anneau. Par prudence, nous restons à côté du bobsleigh

en cas de réactivation. Capt veut à tout prix profiter de l'accalmie pour me détailler à nouveau le quadrillage optique qu'il va falloir déjouer, dès que nous aurons atteint le tronçon 193 — le plus propice, d'après lui, à un passage en douceur au Dehors. J'essaie de mémoriser.

— Penche-toi en avant, je t'explique (il débite l'ensemble à toute vitesse) : de ce côté de la barrière, nous sommes sur l'anneau. L'anneau, c'est un vigiglisser toutes les dix minutes. C'est deux cents caméras volantes, une par kilomètre, et deux cents fixes. C'est enfin une douzaine de délateurs potentiels, des obsédés qui font trois tours de cercle par nuit, prêts à signaler tout ce qui s'arrête plus de trente secondes sur cet anneau. OK ?

— OK.

— De l'autre côté, c'est le mur. Une turbine d'oxygène tous les cinquante mètres, comme tu l'entends. Pas de caméra dedans. Mais si tu t'amuses à mettre le pied sur la grille de projection du gaz, tu passes à la postérité avec ta statue bleue toute faite — on n'a plus qu'à te mettre sur un socle.

Il prend un caillou et le lance sur la turbine qui se trouve en contrebas. Le caillou n'a même pas le temps de toucher la grille : il rebondit sur le flux d'oxygène, tournoie quelques secondes en l'air et se pulvérise.

— OK ?

— OK.

— Les poteaux de la Ligne : au sommet, une caméra panoramique, modèle Arach 16, angle de prise à 150 degrés, pivotable entièrement, 10 degrés par seconde — en 36 secondes, elle a fait le tour. Champ volumique : deux mètres par dix par cinquante : à partir de cinquante mètres dans le Dehors, tu es hors champ. OK ?

— OK.

— Bon, maintenant, juste devant la Ligne de diodes rouges, il y a un rail. Sur ce rail passe une caméra glisseuse toutes les quarante secondes. On l'entend à peine

venir. Elle passe pile au moment où la panoramique est orientée dos au mur — pour couvrir le mur, justement. Enfin, dernier danger : les sinueuses. Ce sont des caméras volantes, des drones autoporteurs, certains scientifiques, les autres de surveillance, qui sillonnent toute la nuit les abords de la Zone du Dehors. Ils peuvent passer n'importe quand, n'importe où, tourner, revenir, une véritable torture... La seule chose à faire, en gros, est de les abattre. Tu as tout retenu ?

— Comment on va passer ?

> Pour la centième fois, machinalement, je jetai un regard en arrière. Mais avant même la vision, ce fut le son qui m'avertit. Un grésillement enflé, paniquant, qui montait de la piste et se propageait... La remise sous tension électromagnétique... Au loin, derrière nous, à peut-être cinq cents mètres, mais avec une netteté telle qu'il semblait à portée de main, le drone s'était réactivé. Il monta lentement au-dessus de la piste, délovant ses câbles et, éclairant d'un seul jet tous ses faisceaux, reprit sa position de vol... Boule sauta la première dans le biplace. Je me jetai sur les commandes, enclenchai le levier pour léviter... Rien.

— Démarre, qu'est-ce que tu fous ?

Je réenclenchai le levier, le poussai à fond vers le haut, mais le bobsleigh resta inerte. Derrière nous, le drone approchait...

— Démarre !

— Il est sous verrou magnétique ! Ils ont aimanté la plaque !

— Passe en aéroporté !

Sans prendre le temps de dire merci, je cherchai du pied droit la pédale, me rappelai que Slift était gaucher, la trouvai et l'enfonçai d'une ruade. Le vrombissement du bob sous la poussée, le souffle infernal, puis la secousse — c'est tout ce dont je me souviens, avec la sensation du drone à une encablure et la peur immaté-

rielle du rayon bleu, balayant, qui palpait nos casques volés, à la recherche d'un codebarre.

— Zigzague ! Sors de la tranchée ! Sors !

Boule continuait à crier des ordres par le canal court du casque et le son percutait mes tympans, et portait. D'un coup de volant, en augmentant l'aéroportance, j'arrachai le bobsleigh à la tranchée magnétique et partis dans de grands S glissés sur la largeur des six pistes de l'anneau, traqué par le drone, qui se calquait sur mes moindres écarts, comme s'il avait maintenant un repère, secret, qui l'aimantait sur ma trajectoire. Chroniquement ses faisceaux couvraient le bob et à chaque fois, il fallait gesticuler en hystérique, de façon inhumaine, avec des à-coups, torsions, saccades, des gestes improgrammables, indécomposables, pour fausser les cadrages d'identification qui se substituaient automatiquement à la lecture du code introuvable. Mais aussi pénible, ce traçage assidu du drone signifiait, à chaque nouveau balayage, qu'il n'avait pas réussi le précédent, et ça nous rassurait tout en nous glaçant. Boule n'ouvrait plus la bouche. Elle se concentrait sur ses gestes, et ses sursauts décalaient le bobsleigh, à chaque retour du drone. La prochaine sortie, à plus d'un kilomètre, à la pauvre vitesse qu'autorisait le coussin d'air, cette technologie de radieux nostalgique, était, si on s'acharnait à l'atteindre, la certitude d'être cadré pour de bon. Alors j'eus une idée. Une bonne. La première.

— Passe-moi le casque de rechange !

— Où ça ?

— Sous ton siège ! Je vais tenter un demi-tour ! Juste avant que je vire, tu lances le casque de toutes tes forces, loin devant ! Il est codebarré...

— Tu vas faire demi-tour sur l'anneau !!?

J'attendis que le drone soit calé derrière nous. J'adoptai pour quelques secondes une trajectoire rectiligne, puis — brusquement — je coupai l'aéroportance : le bob

s'effondra sur l'asphalte de la piste 4. Tandis qu'il y raclait, très rudement, perdant en trente mètres toute sa vitesse, le drone nous passait en trombe au-dessus de la tête...

— Balance, Boule ! Maintenant !

Le casque de rechange fusa sur le sol et, avec l'élan du bob, s'en alla glisser sous les faisceaux du drone qui, immédiatement, s'y fixa : un codebarre, un bon codebarre, prioritaire sur logiciel...

Un coup de volant, tête-à-queue, demi-tour, je réenclenchai l'aéroportance et accélérâi à fond, en sens inverse sur l'anneau. Pas un glisseur en face, pas un vaisseau, heureusement, à cette heure.

— Le drone fait demi-tour. Il nous suit !

— Je sais. Mais maintenant il ne nous rattrapera plus !

Le silence de Boule était sans équivoque. Elle se retenait de le hurler, mais il n'y avait aucune raison que le drone, sous dix secondes, ne soit pas à nouveau sur nous. Et elle avait diablement raison. Il ne nous lâcherait pas, jamais. En tout cas, tant que nous serions dans son champ opératoire, c'est-à-dire sur l'anneau... Remontant le périphérique à contresens, je plongeai résolument à la corde, avec à présent la ville endormie à ma droite, et à ma gauche, invisible à cause de l'inclinaison montante des pistes, le Dehors.

— Tu veux vraiment y aller, au Dehors, Boule ?

— Je veux !

— Par tous les moyens ?

— Tous !

— Alors sors tes ailes et branche le circuit d'ox dans ton casque. Nous y allons, princesse !

> Aussitôt dit, Capt ralentit et, comme un cinglé, il braque pleine gauche, perpendiculaire à la route ! Le bobsleigh coupe les bandes orangées de la piste 2, puis la 3, 4, 5, 6... remontant le tremplin naturel que forme la pente et il se dirige vers la tranchée magnétique — piste 7 — fonçant tout droit sur le petit muret qui la

protège ! Je n'ai pas le temps de crier. Je ferme les yeux. On va s'écraser.

> Jamais je n'aurais tenté seul cette folie si Slift, avec ce bob-là, ne l'avait déjà réussie tellement de fois qu'à force de l'entendre, il avait fini par me convaincre que ce n'était pas *absolument* dingue : « Tu traces droit devant, dans le muret, plein pot. Tu enfles l'air dessous, ça fait boum — comprimé — le bob décolle. Il saute le rail comme une fleur et tu te retrouves six mètres au-dessus du Dehors, en quasi-apesanteur. Après, tu tiens la gîte avec tes cuisses, deux trois coups de reins pour rectifier, tu gardes le bob bien à plat en l'air, il tombe doucement, t'amortis au coussin, bam, bam, bam, trois quatre rebonds dans le sable et t'es posé. Saturne ! »

Ça se passa à peu près comme ça. Dans les grandes largeurs... Je piquai en effet le bob sur le muret et je poussai le volume d'air au maximum. Le bobsleigh gicla par-dessus le rail et il fila d'un trait à travers les poteaux de la ligne du Dehors, dans un silence époustouflant.

— Yaahah ! Superbe ! Tu vois ça, Boule ? C'est splendide !

Ce fut splendide dix secondes... Le Dehors qui s'ouvre, le sable ponçant la carrosserie et les étoiles fugitives — et nous désinvoltés qui déclinions en souriant sur notre trajectoire parabolique... BAM ! Lourdemment, le bob alunit sur la tranche et partit aussitôt en vrille comme s'il voulait visser les nuages... Les arceaux ! — fermer la cage d'arceaux ! — à peine le temps d'y penser que le bob s'était retourné, incontrôlable, il tournait, il spirulait dans l'espace, retombant et remontant, de rebond en rebond, sans vouloir s'arrêter... Finalement, il s'échoua sur le flanc à un bon kilomètre de la Ligne, dont les diodes rouges restaient visibles malgré la brume. Martelés aux épaules, salement secoués, nous nous écroulâmes, Boule et moi, à plat dos dans le sable, pour récupérer...

— Caméra 125 A ! (rien) ; 125 B ! (rien) ; 126 A ! (rien) ; 126 B ! (rien) ; Péricirculaire locale ! (La fameuse épave du collègue : rien, — évidemment, les passeurs savent que si on va surveiller un coin, c'est bien celui-là...) Volante 14 ! (deux glisseurs) ; Volante 15 ! (une voiture) ; Volante 16 ! Volante 17 ! (encore un excès de vitesse, rien à foutre, tout est automatique...) ; Volante 58 ! Volante 102 !

— Touché !

> Dire que tout se jouait, face aux caméras, en quelques secondes...

Tout ? Bien peu de choses en fin de compte : un bout de main capté par une panoramique, un morceau de regard à travers la visière... Et puis après ? La plupart du temps, passeur habile ou pas, on ne s'en rendait même pas compte. Notre œil brillait dans l'angle d'un écran et l'écran dans la rétine d'un veilleur. Et après ? L'œil capturé était « banqué », comme ils disaient, c'est-à-dire gravé sur noyau dur. On figeait le meilleur plan fixe ; on entraînait l'image dans le Terminor, module *identification*. Un logiciel de morphométrie mesurait notre œil dans toutes ses dimensions : longueur, largeur, courbe de l'ellipse, nature et équation de l'orbite... et rectifiait de lui-même les distorsions optiques dues au verre grossissant du casque. Cette topographie micrométrique se trouvait ensuite combinée avec l'analyse spectrale des couleurs, l'ensemble converti en une carte chiffrée, la carte comparée aux sept millions de paires d'yeux de Cerclon. L'identification du passeur était — neuf fois sur dix — au bout... Et alors ?

Alors rien. On vous fusillait debout contre un mur ? Une milice maquillait votre assassinat en suicide ? Vous écopiez d'une amende ? d'un blâme ? d'un article ? Non. Pénétrer dans la Zone du Dehors ne constituait en rien un délit. J'avais fait faire les recherches par mes étudiants : le Dehors, juridiquement, n'existait pas.

Ce qui ressortait des statistiques policières montrait un lien net entre aspiration au Dehors et délinquance : 84 % des délinquants questionnés reconnaissaient avoir pénétré au moins une fois dans le Dehors (contre 4 % parmi la population globale de Cerclon). Conséquence : le passeur était un délinquant potentiel. Corollaire : banquer tous les passeurs, les surveiller et les pister devait permettre de limiter, voire de juguler à sa source la délinquance. Pas besoin de barbelés, au contraire : il suffisait de nous laisser venir... L'architecture de la Ligne du Dehors remplissait, par sa légèreté même, ce rôle parfait de filtre-à-délinquant. Savant était le dosage symbolique qui, s'il stimulait l'infraction par la mise en scène d'une Limite (la Ligne), la rendait toutefois héroïque dans l'affrontement au quadrillage optique, lequel inspirait à tout passeur une terreur d'autant plus vicieuse qu'elle était abstraite. Savante était la stratégie policière que servait ce dosage symbolique : permettre, et mieux, rendre probable une infraction mineure pour repérer et isoler, au sein d'une population énorme, la petite portion d'individus qui, cédant à cette infraction sans conséquence, révélaient leurs dispositions rebelles et se désignaient par là comme délinquants potentiels pour des infractions futures à prévenir.

J'avais compris ces choses depuis cinq ans. Elles formaient même le socle d'un cours sur *Rendre probable : une catégorie majeure du pouvoir*, cours que mes collègues bien assis sur leur gros fessier kantien qualifiaient de paranoïde. Mais j'enculais ces dociles connards et je m'obstinais à défier la Ligne, comme si la franchir en toute conscience décuplait en moi la jouissance du passage. Boule se releva à mes côtés, brossant le sable orange sur sa combinaison, et sa voix coupa net mes réflexions.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Ajuste bien ton casque et entraîne-toi à respirer avec. Ta bouteille te donne trois heures d'autonomie.

Normalement trois heures. Mais si tu te mets à respirer trop vite, si tu paniques, tu peux la vider en deux heures. Imagine que ça nous arrive au milieu du Dehors...

— Et alors ?

Avant que j'aie pu réagir, elle s'était envolée. Sans emphase : envolée ! Elle était partie en courant, toute à sa joie, oubliant complètement qu'avec une pesanteur divisée par dix, chaque foulée devenait un bond et chaque bond un vol !

— Fais attention aux rafales ! Si tu montes trop, tu peux te faire rabattre sur des blocs ! Te blesser ! Fais gaffe !

Autant être honnête : mon conseil n'eut pas plus d'écho qu'un clapotis dans le bocal de mon casque. Elle avait coupé sa transmission dans un rire et s'était enfuie, plus libre que jamais. Elle avait dû être gymnaste — et c'était encore une des choses que je découvrais, car après quelques essais pour jauger la gravité et la force du vent, elle enchaîna une série invraisemblable de roues, puis de sauts de main, qu'elle ponctua par des saltos arrière dont la rigueur m'impressionna. La plaine où nous avançons, bosselée de buttes, trouée de cratères, avec ça et là, comme jetés, des blocs de latérite qui rythmaient la voie, était une merveille lunaire, que la présence de Boule, avec son corps noir voltigeant, ne faisait qu'aviver. En m'élançant derrière elle, avec des bonds rasants, ricochant sur le sable comme une pierre ailée, j'avais l'impression de poursuivre une boule d'encre qui, de place en place, éteignait et rallumait la brume.

— Viens Capt, je vais te montrer ce que je sais faire !

Elle avait rétabli sa connexion. Elle m'attendait au pied de trois blocs d'à peu près six mètres de haut et assez proches les uns des autres.

— J'ai fait deux ans d'acrobatie quand j'étais au lycée...

— J'avais compris !

— Mate bien l'enchaînement et donne ta note à la fin !

Elle se mit dos au premier bloc et s'élança : saut périlleux arrière ! Je vis sa silhouette monter, pivoter impeccablement et retomber sur ses pieds au sommet du premier bloc. Je m'apprêtais à applaudir, mais déjà elle avait bondi — saut périlleux fluide cette fois — bras écartés — pour atterrir au sommet du second. Puis vrille souple en bouchon — placidement — du second au troisième bloc ! J'étais soufflé. Ses mouvements étaient élégants et facétieux, elle souriait, mutine, je ne pouvais pas la lâcher des yeux.

— Alors combien ?

— Euh... 8 !

— C'est tout ? Et toi, qu'est-ce que tu sais faire ?

— Footballeur !

— Vas-y ! Montre !

Je pris deux pierres assez rondes et les laissai tomber sur mes pieds. Et je commençai à jongler, pied droit, pied gauche, cuisse, amorti de la poitrine avec en prime quelques ailes-de-pigeon, sous le regard intrigué de Boule. Jongler avec des cailloux était naturellement impossible en gravité terrestre, sauf à se blesser, mais dans le Dehors, c'était comme jouer avec des balles de tennis, avec en plus cette facilité de la lenteur de chute qui permettait de frimer. Boule redescendit. Malgré les cachets de gravis qu'elle avait pris, ses viscères étaient sérieusement brassés. Elle avait des vertiges, mais ça allait. Plutôt bien même pour quelqu'un qui n'avait jamais connu l'apesanteur. Elle était surexcitée et voulait jouer à tout ce qu'on jouait avec Kamio, Obffs ou Slift. Mais le temps passait. Il fallait avancer. Elle s'y résigna dans un désarmant sourire.

— Où m'emmènes-tu, chevalier ? En haut de cette montagne ?

— Oui, mais j'ai changé l'itinéraire. Nous allons accéder au massif par la voie la plus dure, qui est aussi la plus belle. Je tiens à te faire découvrir la plus incroyable merveille naturelle que tu aies jamais vue.

— Quelle est cette merveille, chevalier ?

— Toi.

Elle rougit, brève et délicieuse. Et se reprend vite.

— Ne parle que de ce que tu connais... Quelle est cette merveille ?

— La rivière de pierre.

— La quoi ?

> Je n'insiste pas. Je n'arrive pas à me former la moindre image de ce qu'il veut me montrer, mais le nom me suffit, terreux comme ça, médiéval. Il m'indique la direction et je marche en tête. Nous tournons tout à fait le dos à Cerclon. À la distance où nous sommes à présent, le halo électrique de la ville ne porte plus. Rien désormais ne peut nous rappeler la civilisation, ni même qu'elle ait existé. Sans oser l'avouer à Capt, je me sens plus qu'étrange. L'effet de l'apesanteur ou trop d'ox dans le casque ? J'ai des vertiges assez prodigieux qui me tourbillonnent le cœur, comme si saoule, avec du tangage dedans la tête... Impression de lever, de pas pouvoir longtemps rester en terre, car remplie de gaz, diluée au mètre cube, que je suis... Ce que je découvre n'aide pas... on bouffe de l'orange de nuage et tout le temps des trous inclinés, de la cuvette de roc, du bloc en touffe, poussé du sable, pas trop stable quand t'y regardes de près ? Quand c'est dallé, ça tinte sous la botte en phonolithe, par endroit fendu profond, du brut d'impact, ou les cratères qui se décalent qui baissent qui montent ? Je sens par instant fondre le verre qui sépare réel/irréel et je perds du repère, trop pour ne pas me marrer... et vouloir aller au bout... Si massif, viril, tout ici, dans le pétrifié solide, en même temps vapeur et plume... de chez fluctue... Nous nous enfonçons dans le Dehors... ça j'ai vu... droit devant... que le danger est plus palpable, plus excitant, *now*. De la baie écrasée... cette terre rouge profonde... cette brume de mandarine évaporée... d'orange brûlée... j'en ai envie comme d'un fruit... j'en ai une faim qui me fait mouiller de la bouche...

> Boule s'arrêta un instant. Puis je la vis valser salement, en longs pas chassés, et se mettre à courir jusqu'à une dune de sable qui se décalait, doucement, sous les bourrasques, assez loin devant nous. Je crus d'abord qu'elle était tombée. Qu'elle avait buté sur une pierre puisque je ne la vis soudain plus. Je n'entr'aperçus ensuite qu'une forme tourneboulant dans le sable comme un chaton devenu furieux jouant avec sa queue, pris de courtes détentes et de convulsions, sauvagerie et souplesse enlacées, et je compris qu'il se passait quelque chose d'extrême qui la transperçait. J'étais resté trop loin : cent mètres peut-être pour pouvoir voir, pouvoir comprendre. Je me précipitais et j'allais bientôt la rejoindre lorsque je fus stoppé net par une vision fulgurante : elle était nue ! Intégralement.

Le sable, maintenant étale, s'était tu... Et elle s'était levée. Sa silhouette animale flamboyait debout, son corps serti dans un mur d'étoiles, avec sa poitrine de haute pomme qui les provoquait en silence. Vénus. Elle ne bougeait pour ainsi dire plus, altière à l'égal d'une statue, mais son marbre avait des frissonnements de fauve, seulement perceptibles à ce que frémissaient ses seins et le creux de son ventre sous l'afflux d'air qui l'emplissait.

Je ne réalisai rien. Ni qu'elle avait enlevé son casque et qu'en deux ou trois minutes à ce rythme de longue inspiration qu'elle avait pris elle serait tout à fait roide, ni qu'elle s'était mise nue devant moi alors que je la connaissais à peine, ni qu'une sinueuse pouvait passer à ce moment-là et encore moins que cette fille était, enfin quoi, avec un recul minimum, c'eût été évident : cette fille était illuminée !

Je me plantai là, arbre de peu. Ses cheveux, d'eux-mêmes semblaient s'être déliés et ils ruisselaient sur sa nuque et ses épaules nues. Instinctivement, je fis glisser la visière de mon casque, et la laissai ouverte comme on laisse entrer. J'oubliai... Pourquoi j'étais là, qui elle était,

où j'allais, ce que faisaient nos deux corps au milieu de nulle part par une nuit de Saturne plein — et tous ces autres repères pour paumés de l'existence, religieux, boulets geignards et cervelets mous... J'oubliai... Respiration en suspens. Je ne vivais plus que pour cette forme qui avait comme émergé d'entre les nuages pour venir se poser là, pur aérolithe de grâce dont la courte verticalité, coupant l'étendue qui se défroissait au regard, pouvait seule, par sa délicate présence, donner sens à l'espace.

Ne songeais pas à l'appeler, plus à l'approcher, moins encore à la toucher tant le paysage, autour d'elle, d'une manière presque palpable, s'appriivoisait à ses formes, en lui jetant sur les épaules comme des draps de brume. Une chose, seule, tournait en moi, sans que je réagisse encore, ni ne puisse rien : que l'excès qui la projetait cette nuit à la crête de son existence, là où l'on joue sa vie, où l'intensité des sens, poussée à l'extrême, devient incandescence — et brûle tout, que cet excès, si beau, elle sache y survivre.

Une bourrasque, il y eut. Puis deux. Trois. Plusieurs bourrasques se succédant, à mesure plus toxiques. Elles venaient face à nous, du Dehors long, chargées de Nox et de mort. Sur l'horizon, la blanche torche fut soufflée comme une bougie. Le rêve s'effaça.

> ... je respire, ça y est, je respire, quelqu'un — c'est Capt, je le vois maintenant — m'a retrouvé mon casque... il me remet ma combinaison... je sens ses mains chaudes qui me font du bien sur ma peau... combinaison remise, je n'ai plus froid... plus... j'aspire, j'avale de l'air bon dans la trachée... je relève la tête... tout est couvert de neige... puis ça passe... ça fond de partout... les couleurs des fruits reviennent...

— Qu'est-ce... ? Tu as eu un vertige ?

— Je sais pas. Je ne sentais plus rien... J'étais en feu de haut en bas... Si tu n'avais pas été là, je crois bien que...

— Aucun risque... Je ne t'aurais pas laissée mourir après ce que tu m'as montré...

— Montré ? Moi ? Tu veux parler de *quoi* en particulier ?

> Je vis l'éclat coquin de ses prunelles bleues et vertes briller à travers la visière du casque. J'étais décontenancé par son alliage d'ironie et de candeur, par ce qu'elle allumait et douchait d'un mot, farouche au moment même où elle semblait s'ouvrir. Elle mit sa main dans la mienne et me tira pour avancer plus loin, vers la rivière de pierre. Elle avait déjà récupéré. J'étais plus qu'excité. Ça s'annonçait... bien ? Mieux sans doute que je ne l'aurais cru.

— Toujours rien, Nevdb ?

— Rien du tout.

— Et vers l'épave ?

— L'épave, l'épave ! Les passeurs sont pas plus lobotomés que nous, mec. Si tu connais un peu la Ligne, tu sais qu'il y a trois passages à peu près jouables : l'épave, l'hexaturbine du secteur 1 et la zone derrière le Cube, là où c'est tellement radioactif que l'image saute tout le temps. Mais ces zones-là, ils se doutent bien qu'on va les surveiller en premier. Et surtout l'épave qui est la plus tranquille...

— J'suis pas sûr. Ils s'disent peut-être aussi que justement on pense qu'ils n'oseront pas passer par là. Va savoir !

— Va save, ouais. De toute façon, je vais faire tourner une sinueuse par là-bas, on verra bien.

— Tu veux que j'la programme ?

— Non, non, je vais la piloter en manuel, ça m'occupera les mains.

— Et ça t'évitera la tripote !

La marche jusqu'à la rivière devait durer une demi-heure. C'était le temps que je mettais avec Slift — plus

avec Kamio parce que Kamio adorait le sable de cette zone et en ramenait toujours quelques sacs écarlates pour les jeter sur ses tableaux-dalles, sa fameuse série des « hors de ». Elle se fit en silence. L'intensité de ce qui s'était passé nous surplombait. De la hauteur où elle nous avait soulevés, nos corps d'après paraissaient petits et nos gestes étriqués. Quant aux mots, en agiter la poussière me semblait plus que vain, non qu'ils manquaient en moi pour exprimer ce que j'éprouvais, mais plutôt par l'excès de ceux qui me montaient du ventre, noués comme des pelotes de fils que ma langue n'aurait su délier.

J'avais tellement de souvenirs qui me prenaient à la gorge ici... Quand j'étais venu seul, la première fois, et que je fouillais tous les rochers un peu hauts pour y débusquer les caméras que mon imaginaire y avait mises ; la nuit où nous nous étions complètement enterrés dans le sable avec Slift, pour déjouer une sinieuse ; celle où Kamio et moi avions gravé dans la terre, à la barre de fer, avec des lettres de dix mètres de long :

« LA VOLTE RESPIRE ICI » — c'était resté bien une semaine, ça se voyait du périphérique et ils l'avaient même filmé pour *l'Événement* afin d'alarmer les familles. Et toutes ces fois où j'avais essayé de respirer sans masque, où j'avais hurlé ma révolte du haut des collines, toutes ces nuits à discuter du cosmos avec Cerclon, Saturne et les bolides célestes pour modèle... La mémoire de mes joies se conservait en suspens dans les particules de la brume et la brume, à chaque raid, me rappelait à moi, à ma révolte fondamentale, à ma viscérale liberté. Le Dehors, c'était chez moi... (Non ! Pas « Mon Jardin » ! Le jardin, ce carré nostalgique, gazonné à la terrienne, pour bourgeois du secteur 2, avec ses martiens télétondeurs, c'était précisément la conception de l'Espace que je haïssais par-dessus tout : espace à soi, acheté-volé, qui mimait la liberté sur dix mètres par dix, en la tuant). La noblesse du Dehors venait de

sa démesure même. Qui pouvait dire « Mon Dehors » ? Personne. Sauf à rire. Le Dehors ne pouvait appartenir à quiconque et le gouvernement lui-même n'avait jamais songé à se l'approprier. Trop immense, trop changeant, trop violent : ingérable. Une vraie sauvagerie de rocs, d'éclats d'aérolithes et de cratères brisés à coups de météores, avec des dalles saignées au sable sec, des collines brutes striées au râteau des vents cosmiques et, face au ciel, les crêtes, déchiquetées d'ammoniac et de gel. Espaces perdus... Le Dehors était irrécupérable : à cause des ouragans cosmiques, à cause des pluies de météores incessantes, à cause des vapeurs de Nox... à cause de tout. Les sondes de cartographie que le gouvernement y lançait régulièrement ne revenaient généralement pas, soit que le Nox les bouffât aux trois quarts, que les trombes de vent les projetassent au sol, soit qu'on ne savait pas trop... Celles qui revenaient donnaient de toute façon des cartes inutilisables. La définition la plus claire que les pouvoirs avaient finalement donnée au Dehors tenait en un mot : Zone. Et ce mot était le grand sac qui enveloppait tout, qui ne cherchait surtout pas à décomposer cette complexité mouvante de formes et de forces qui, au reste, faisait peur. La Zone du Dehors, c'était simplement ce qui n'était pas Cerclon : un non-Cerclon si l'on voulait. Un non-lieu... un non-lieu pour tous les délinquants, les tueurs et les fous furieux. Pour tous les voltés dont j'étais.

Ici régnait l'espace, le désert minéral sans bordure, une immensité qui ne prenait humaine dimension que par la trace, précaire, des pas — et le mouvement. Arpenter. Vagabonder, bondir, vagabondir pour exister ! Chaque fois que j'y retournais, que je m'enfonçais à travers les nappes, quelque chose sortait de la brume pour me dire que c'était là que j'habitais, là que je deviendrais ce que j'étais, que c'était là que mon âme rouge flotterait toujours.